

dans la grande culture, les plantes toujours semées sur le même carré parviennent à fatiguer le sol, en dépit même des fortes fumures qu'on lui donne. D'ailleurs nous n'avons pas à nous occuper de la culture de l'oignon dans les jardins, nous étudions cette culture en plein champ, et dans ce cas-ci les rotations régulières sont de rigueur plus que partout ailleurs.

Eh bien, l'oignon demande une terre propre, bien ameublie et très-riche en vieil engrais. La meilleure place sera donc après les récoltes sarclées. Ainsi, on cultivera d'abord une première année des patates, des carottes, des betteraves, des navets, des panais et surtout des choux auxquels on donnera de fortes fumures, et l'année suivante, à la même place, des oignons qui se trouveront dans les meilleures conditions possibles pour bien pousser. L'oignon peut se succéder à lui-même pendant plusieurs années.

*Préparation du sol.*—Nous venons de dire que l'oignon aime un terrain bien ameubli. Les plantes sarclées qui ont précédé l'oignon ont commencé cet ameublement qui se complète ordinairement par deux labours : l'un exécuté à l'automne et l'autre au printemps. Le labour d'automne doit pénétrer à la profondeur de 8 pouces environ. Le terrain fraîchement labouré est exposé tout l'hiver durant aux diverses influences atmosphériques, tellement que toutes les mottes ont disparu pour faire place à une terre meuble et pour ainsi dire poudreuse. Alors un léger labour quinze jours avant les semailles suivi d'un hersage immédiatement avant le semis complète l'ameublissement.

On peut reproduire l'oignon de deux manières : par le semis à demeure, et par le semis en pépinière avec transplantation.

Les semis en pépinière sont surtout employés dans les pays à haute température ; mais à mesure que l'on s'avance vers le nord et que la saison de l'été est moins longue, on renonce graduellement à ce mode de semis pour n'employer que les semis à demeure. Les expériences qui ont été faites dans le but de propager le semis en pépinière dans les climats froids, n'ont pas réussi et n'ont donné que de chétifs produits.

*Choix de la semence.*—La graine que l'on se procure par achat est souvent défectueuse, soit qu'elle ait trop vieilli, soit qu'elle ait été récoltée avant sa complète maturité. On court donc beaucoup de risques en agissant de la sorte, et il serait préférable de récolter soi-même sa graine.

Pour cela, on choisit les oignons les plus développés et on les transplante au printemps aussi de bonne heure que possible, c'est-à-dire presque aussitôt que la neige est fondue, ce qui arrive ordinairement dans les premiers jours de mai ; mais, comme les froids tardifs qui arrivent alors pourraient faire périr les plantes, on les recouvre de litière.

Le sol où l'on plantera les oignons sera bien préparé et riche, non pas par des fumures fraîches, mais par les bonnes cultures précédentes. Vers la fin de l'été, lorsque les têtes sont formées, on soutient les tiges de l'oignon au moyen de petits tuteurs en bois, qui empêchent qu'elles ne soient rompues par les vents et que les capsules ne soient trop secouées. Si on la laisse dans ses capsules la graine peut conserver sa faculté germinative pendant trois à quatre ans ; mais il est toujours préférable de n'employer que de la graine récoltée l'automne précédent.

*Semailles.*—L'époque des semailles varie suivant les localités. Dans quelques contrées on a adopté des dates fixes pour faire les semis d'oignon, et lorsque ces dates sont arrivées on sème, quand même devrait-on le faire sur la neige. Ceci est tout simplement absurde. Ici, si le temps le permet on sème vers le quinze de mai, plus tard si la saison ne le permet pas.

L'oignon vient mal sur une terre fraîchement labourée. Le labour de printemps et la confection des carrés auront dû être terminés 8 à 15 jours avant le temps des semailles. Mais comme la surface s'est tassée un peu, immédiatement avant de semer,

on gratte les carrés, avec des râtaux ou une herse légère. Alors on sème la graine à la volée et on l'enterre par le même moyen. Si cependant la terre paraissait trop soulevée, il faudrait enterrer la graine au moyen d'un léger roulage, puis on recouvrirait les carrés d'une mince couche de terreau bien pulvérisé.

(A continuer.)

## REVUE DE LA SEMAINE

Un adversaire ne laisse jamais mieux voir sa faiblesse ou ses torts que quand il en est réduit à dire des injures en réponse à de bonnes raisons. C'est le cas de M. le Rédacteur du *Courrier de St.-Hyacinthe*. Il nous a, comme on sait, fort injustement attaqué dans un article qui sentait le travail, il est vrai, mais qui du reste était peu habilement fait. Nous nous sommes défendu, comme de juste ; c'était notre droit et même notre devoir. Nous lui avons donné des arguments, des explications, et la nature du débat soulevé par lui a été telle que nous avons été même obligé de le contraindre d'avoir donné dans d'assez graves méprises. C'était peu flatteur pour lui, nous l'avouons bien, mais aussi il a provoqué la chose en se ruant contre nous sans raison aucune, comme il a fait. Nous ne pouvons nous reconnaître qu'un seul tort : celui d'avoir eu raison ; aussi nous l'avons bien expié, car il nous a valu toute une bordée d'injures. Si encore elles étaient dites finement !

On ne réfute pas les injures ; on les méprise ou l'on s'amuse aux dépens de celui qui les débite. Nous nous arrêtons à ce dernier parti ; c'est la seule vengeance que nous voulons tirer de M. du *Courrier de St.-Hyacinthe*. Nous dégusterons lentement et comme goutte à goutte ce petit morceau de littérature que Monsieur a bien voulu nous consacrer.

Voici comme il entonne :

“ Le chroniqueur de la *Gazette des Campagnes* nous semble “ pris de quelque maladie encéphalique.”

Si Monsieur n'est pas déjà terriblement malade pour dire des choses comme ça, en réponse à qui le respecte assez pour lui donner les meilleures raisons du monde, il menace de l'être prochainement. Où loge de préférence la maladie qu'il nomme, on le devine assez.

“ Il se fâche parce que nous ne voulons pas dire comme lui,” ajoute-t-il.

Mais pas du tout. Nous avons fait voir à M. du *Courrier de St.-Hyacinthe* qu'il insulte en prêchant la charité, qu'il n'a pas assez médité le sujet qu'il avait à traiter, et qu'en définitive sa prétention de redresser nos erreurs et nos torts porte à faux, rien de plus. Il appelle cela se fâcher. Alors qu'il revioie son français ; il constatera qu'il ne connaît pas la propriété des termes.

“ Libre à ce bon chroniqueur, poursuit-il, d'écrire ce qu'il lui “ plaira ; mais libre à nous de le croire quand nous le jugerons “ convenable.”

Nous ne voulons pas de la liberté que nous octroie M. du *Courrier*, et nous lui contestons celle qu'il revendique. Nous ne nous reconnaissons pas la liberté d'écrire ce qui nous plaît, car nul ne doit écrire pour son propre plaisir ; celui qui tient une plume le doit faire dans le seul intérêt de la vérité, de la justice et du bien. Quant à Monsieur, il doit croire quiconque lui donne des raisons péremptoires, quand même son amour-propre en souffrirait un peu. Il n'est pas inutile de lui faire remarquer en passant qu'il ne faut pas prendre l'un pour l'autre les mots *liberté* et *licence*.

“ Quant à la sévérité qu'il nous reproche, dit encore M. du